

LA CHAUX-DE-FONDS Le centre pour requérants d'asile de Bois Jean-Droz est presque plein après un mois d'utilisation. Ses occupants apprécient davantage «les gens» que les lieux.

La vie de migrants mise à l'abri

RAPPEL DES FAITS

Face à l'augmentation d'arrivée de migrants dans le canton, l'Etat de Neuchâtel décidait en urgence de rouvrir l'abri de protection civile de Bois Jean-Droz sous le hangar des TransN aux Eplatures (notre édition du 1^{er} septembre). Un mois après, avec 44 candidats réfugiés accueillis, il est déjà quasi au maximum de sa capacité, fixé à 50. Reportage sur place mardi matin.

CHRISTIAN GALLEY (PHOTOS)
ROBERT NUSSBAUM (TEXTES)

Autour de la table, six Erythréens. Ils tartinent leurs tranches de pain avec du beurre et de la confiture, pour la plupart, avec une tasse de lait à côté. Est-ce très différent de leur petit-déjeuner traditionnel? «Non, non, nous mangons aussi du pain chez nous, avec du thé», baragouine l'un des deux qui parlent le mieux anglais.

A défaut d'être éclairé par le soleil d'automne, le terne réfectoire de l'abri de protection civile de Bois Jean-Droz est vaste. A l'heure du premier repas de la journée, vers 8h45, les candidats réfugiés passent avec leur assiette pour être servi par Habiba Bassi, l'une des

six personnes affectées par tournus au nouveau centre de premier accueil ouvert il y a un mois à La Chaux-de-Fonds. A ce moment-là, ils sont 44 dans l'abri, dont 17 Erythréens et onze Syriens. Les autres viennent d'Afghanistan, d'Ukraine, du Nigeria, de Somalie ou du Sri Lanka. Tous des hommes, pour vivre à plus que six pieds sous terre.

Même si le «p'tit déj» ne doit pas ressembler aux tartines partout dans le monde, ce n'est pas des repas que les requérants fraîchement débarqués se plaignent. «Le problème ce n'est pas la nourriture, mais la maison», s'épanche à une table plutôt syrienne, Sajjad, un Kurde iranien qui est là depuis douze jours. Par maison, il entend l'abri où il est hébergé. «Ici, c'est comme en prison, il n'y a pas d'air ni de fenêtre», dit-il.

«On reste là chacun dans son coin à ne rien faire»

C'est Jou, un Tunisien, qui traduit dans un français un peu hésitant les doléances du jeune Syrien de 23 ans assis en face de lui, qui s'appelle Ismail. «Les gens sont très gentils, ils font le maximum», reconnaît-il. «Mais je regrette qu'il n'y ait pas de wi-fi pour essayer de contacter ma mère. Je ne sais pas ce que mon frère est devenu.» Ce frère a aussi pris le chemin de l'exil.



Les dortoirs, étroits et bas de plafond, mais utilisés à la moitié de leur capacité pour tout de même laisser de l'espace aux migrants, qui y vivent malgré eux.

«Oui, le manger, c'est bon, les gens gentils», reprend à son compte Jou. «Mais il n'y a pas d'internet pour rester en contact avec nos familles. On doit aller à la gare ou à la Coop. Et puis il n'y a ni télévision, ni journaux. On reste là chacun dans son coin à rien faire.»

Le Kurde iranien de la tablee ose même la comparaison avec des animaux: «On mange, on dort, on bouge un peu, et c'est tout.»

La critique passe aussi par les dortoirs, où nous conduit volontiers un petit groupe de requérants. Devant le premier, l'un d'eux fait mine de se boucher le nez devant les étagères à souliers. Un autre nous montre que s'il lève la tête, il se taperait au plafond. Jou compte deux rangées de sept lits sur trois niveaux, soit 42 places. Toutes les couches ne sont pas occupées, mais nos interlocuteurs craignent qu'elles ne se remplissent encore.

Dans le séjour, un groupe est

assis à regarder un DVD, «Quand Chuck rencontre Larry», une comédie américaine, en français. Dans la cuisine qui n'en est pas une (avec ses deux feux d'appoint), un volontaire lave la vaisselle du petit-déjeuner. Au tableau des menus de la semaine, on lit qu'à midi il y aura du sauté de bœuf paprika et le soir des penne au thon. Le service de lessive – d'abord une fois par semaine maintenant deux – est passé. Certains migrants partent, d'autres participent aux nettoyages ou retournent se coucher. Une vie à l'abri en attendant une meilleure dehors. ●

Le chemin vers la Suisse



Trois de nos interlocuteurs en discussion sur leurs conditions de vie.

Comment les requérants érythréens de Bois Jean-Droz sont-ils arrivés en Suisse? Le plus jeune, Sandro, 18 ans, répond dans un anglais approximatif... «à pied». Ce n'est pas un peu loin? Il précise que pour fuir la conscription dans son pays, c'est la frontière du Soudan qu'il a passée à pied. Avant un bateau de passeurs en Lybie, un gros, avec 700 personnes à bord. Une histoire semblable à celle de plusieurs de ses compatriotes. Leur périple a duré cinq mois, trois mois ou deux...

Ismail, lui, a fui la guerre en Syrie. Il est arrivé en Suisse via l'Irak, la Turquie, La Grèce, la Macédoine, la Serbie, la Hongrie et l'Autriche. Cela lui a pris trois ans! Il dit avoir vu une dizaine de compagnons d'infortune mourir, de maladie, par manque de médicaments. «Une fois, nous sommes restés trois semaines sans manger.» Il a choisi la Suisse parce qu'on lui a dit que c'est paisible et qu'on y vit bien.

«J'aime la Suisse, mais je suis déçu», dit en écho Sajjad, le Kurde iranien. Il raconte avoir passé sept ans en prison, entre Iran et Irak. Il était dans l'opposition iranienne des moudjahiddines du peuple, raconte-t-il, et se dit social-démocrate. «On est venu ici pour voir la liberté et on se retrouve comme en prison.» ●

CUBA

La fille du «Che» en conférence à Neuchâtel

De passage en Europe, Aleida Guevara March, fille d'Ernesto «Che» Guevara, tiendra une conférence intitulée «Cuba, la fin du socialisme?» ce soir à Neuchâtel. La rencontre débutera à 19h30, à l'aula UniMail (F-0100) de la faculté des sciences de l'Université de Neuchâtel rue Emile-Argand 11.

Aleida Guevara y abordera les différentes réformes menées par Cuba dans le contexte du rétablissement des relations diplomatiques entre l'île et les Etats-Unis ainsi que du devenir du socialisme dans le pays.

Organisée par les jeunes du Parti ouvrier et populaire neuchâtelois et l'Association Suisse-Cuba, la conférence sera donnée en espagnol avec une traduction en français. Entrée libre.

Aleida Guevara March est la fille aînée de quatre enfants nés du «Che» et de sa seconde épouse Aleida March. Elle a six ans lorsque, le 8 octobre 1967, son père est tué en Bolivie, où il menait la guérilla contre le dictateur Batista. Marxiste convaincue et docteur en médecine, Aleida est toujours restée fidèle au régime. ● LBY - COMM

COLOMBIER

L'Aide pour les enfants poursuit ses efforts

Auteur d'un émouvant voyage jusqu'en Roumanie à bord d'un triporteur pour soutenir financièrement un orphelinat, Michel Corradini a insufflé un élan de solidarité autour de son action humanitaire. C'est ainsi qu'un concert sera donné, demain à 20 heures au temple de Colombier, afin de soutenir l'œuvre mise en place par l'association Aide pour les enfants (APE).

Spécialiste de la flûte de pan, Cédric Monnin a invité trois ensembles pour l'occasion. A savoir Accordissimo (accordéonistes de Saint-Aubin), Thopania (musique roumaine) et Trifoglio (musiques du monde). Entrée libre et collecte en faveur de l'orphelinat Casa de Copii. Le 10 octobre, une soirée avec apéritif dinatoire se tiendra à la paroisse catholique de Colombier, en présence de sœur Emilia, qui dirige l'orphelinat. Réservations au 032 / 845 02 95 ou à l'adresse michel.corradini@autocarrefour.ch. ● STE



Sœur Emilia, ici avec Michel Corradini et des enfants de l'orphelinat, viendra à Colombier. SP

Landi **actuel** www.landi.ch

349.-



Congélateur Prima Vista A++
6 tiroirs, 147 l. Consommation d'énergie:
164 kWh/an. Poids: 51 kg. Sans CFC.
17134

299.-

Technologie de pointe
d'accumulateurs

Garantie
5
Ans

Aspirateur robot Roomba 631
Retour automatique à la station de chargement.
Y c. mur virtuel. 29982

3.50

8 pièces

Chiffons microfibre
Taille 30 x 30 cm. Lavables à 60 °C. 2 chiffons
de chaque couleur: rouge, orange, bleu, vert.
75729

Prix bas en permanence